

LA RECEPTION D'OCTAVE MIRBEAU EN POLOGNE

Oktawiusz ou Oktawian – c'est sous ces deux versions de prénom polonisé que le public polonais de la fin du XIX^e siècle a connu l'écrivain et le dramaturge français Octave Mirbeau. Si je n'ai cité que deux domaines de son activité, c'est que la Pologne n'avait pratiquement pas connu les autres champs d'intérêt de ce créateur multiple. La plus grande partie des informations que j'ai pu prélever des différentes sources polonaises concernent donc Mirbeau homme de lettres...

La réception de Mirbeau en Pologne se divise assez naturellement en trois grandes périodes. Son impact littéraire semble assez ponctuel et se limite à la dernière décennie du XIX^e et à la première de notre siècle. La rupture de la Grande Guerre et l'avènement de la Pologne indépendante en 1918 déplacent l'intérêt public vers d'autres domaines. La troisième phase de la réception de Mirbeau en Pologne commence après la deuxième guerre mondiale. Le nombre d'informations concernant l'écrivain est le plus élevé dans la première, pratiquement nul dans la deuxième et très limité dans la troisième. Ce n'est que dans la première que j'ai pu trouver de longs articles et essais ; après la deuxième guerre les notes le concernant se limitent le plus souvent à quelques lignes.

Quelles étaient les possibilités pour un lecteur polonais de connaître les œuvres de Mirbeau ? La Pologne du XIX^e siècle est très ouverte aux cultures étrangères, avant tout à la culture française. On y consacre des articles dans la presse ou des chapitres dans des œuvres théoriques, il existe des rubriques spécialement destinées à faire connaître aux lecteurs polonais les nouveautés « des bords de la Seine ». Nombre de Polonais parlent couramment le français et peuvent lire les ouvrages en version originale.

Sans être représenté aussi largement que Zola, Bourget ou France, Mirbeau a sa place bien déterminée dans la presse polonaise. L'orientation politique et morale y joue un rôle important, et le nom de Mirbeau n'apparaît jamais dans les revues conservatrices, catholiques, et destinées à un public aux

goûts littéraires peu sûrs. Il est présent par contre, à partir des années 1880 (mais essentiellement dans la première décennie du XX^e siècle), dans des journaux et revues, souvent bien connus en Pologne, libéraux ou orientés sur l'art et la littérature. C'est là que paraissent les fragments de ses œuvres, ou, plus tard, des articles qu'on lui consacre. Il figure aussi dans les encyclopédies du début du siècleⁱ. La liste des traductions de Mirbeau en Pologne se présente comme suit :

Ont paru en volume :

En 1888, *La Chambre close (Pokój bez wyjącia)*ⁱⁱ ; en 1902, *Un fou (Waryat)*, dans la traduction de Lorentowiczⁱⁱⁱ ; en 1906, *Interview (Wywiad)*^{iv}, dans la traduction de Tadeusz Jaroszyński, écrivain et dramaturge assez populaire à l'époque ; en 1906 également, *L'Abbé Jules (Ksiadz Juliusz)*, dans une bonne traduction de Franciszek Pik-Mirandola, poète symboliste et auteur de plus de 200 traductions, entre autres de Romain Rolland, de Maeterlinck, des auteurs scandinaves^v ; en 1909, *Le Jardin des supplices (Ogród udreczen)*, traduction de Leon Choromanski, écrivain de talent, qui a bien rempli sa tâche de traducteur, se limitant cependant à la deuxième partie du roman – cette traduction a connu au moins deux rééditions, dont l'une de 1992^{vi} ; en 1909, *Le Journal d'une femme de chambre (Pamiętnik panny sluzacej, réédition en 1923)* – traduction décevante de H. Orlicz-Garlikowska, dont la propre création littéraire est une cible préférée des critiques polonais. Les infidélités de traduction sont telles qu'elles ont pu influencer la réception du livre en Pologne, surtout au niveau de la cohérence psychologique du personnage principal^{vii} ; en 1910, *Les 21 jours d'un neurasthénique (Kartki z notatnika nerwowca)*, traduction de Jerzy Huzarski correcte, mais plusieurs chapitres sont omis ou réduits à quelques phrases^{viii} ; même année, une nouvelle traduction des *21 jours d'un neurasthénique (Zycie neurastenika)*, sans nom de traducteur et inférieure à la version précédente, sans compter les raccourcis encore plus impardonnables (rééditions en 1923, en 1924 et en 1930)^{ix}. Après la deuxième guerre mondiale, ont paru : en 1960, *Sébastien Roch (Sebastian)*, dans une très bonne traduction de Krystyna Byczewska^x, et, en 1977, une nouvelle version du *Journal d'une femme de chambre (Dziennik panny sluzacej)*, traduction de Maria Zenowicz, cette fois-ci rendant toutes les grâces de l'original^{xi}.

À part les publications en volume, le lecteur polonais a pu faire connaissance de Mirbeau en lisant les fragments de ses romans

ou contes dans plusieurs revues. Ainsi, ont paru dans la presse polonaise : en 1898, *La Fée Dum–dum (Dum–Dum)*^{xii}, *Nouvelles électorales (Przed wyborami)*^{xiii}, et *Chez l'illustre écrivain (U naszego znakomitego pisarza)*^{xiv} ; en 1900, *Scrupules (Skrupuly et Wizyta)* – qui fut également porté à la scène^{xv} ; en 1901, *Au pied d'un hêtre (Pod bukiem)*^{xvi} ; *Le Mur (Ojciec Rivoli)*^{xvii} ; en 1902, *Un baptême (Chrzcziny)*^{xviii}, *Le Duel (Pojedynek)*^{xix}, *Dépopulation (Podatek na bezdzietnych)*^{xx}, *Scrupules (Wizyta, une nouvelle fois)*^{xxi} ; en 1905, *Ils étaient tous fous (Oblakani)*, qui, contrairement à l'original, ne fait pas mention du capitaine polonais^{xxii} ; en 1908, *Le Portefeuille (Wloczega, que l'on pourrait traduire par « Un gueux »)*, racontant l'histoire de Jean Guenille^{xxiii}, et *Przemyslowiec (« un industriel »)*, tiré de *La 628–E8*, tout fraîchement paru^{xxiv} ; en 1909, un extrait du chapitre XIX des *21 jours...*, qui avait d'abord paru dans *Le Journal* comme *Une lettre* (intitulé pour les besoins du journal polonais *Szaleniec, « Un fou »*)^{xxv}, et en 1910 *Waryat*, qui avait déjà paru en volume en 1902^{xxvi}.

PREFACES

Les éditions polonaises sont souvent munies de préfaces. Jerzy Huzarski, traducteur des *21 jours d'un neurasthénique*, écrit une longue étude, qu'il publie d'abord dans une revue. Je la commente dans le chapitre consacré aux articles. Leon Choromański, traducteur du *Jardin des supplices*, a également jugé utile de préfacier le volume, en parlant de ses valeurs morales (comme pour prévenir des attaques éventuelles) et artistiques, dont le niveau, selon lui, baisse dans les livres suivants, en même temps qu'augmente la popularité de l'écrivain. Cette idée revient régulièrement sous la plume des critiques polonais^{xxvii}.

La postface à *Sébastien Roch* évoque brièvement la voie artistique et polémique de Mirbeau et parle d'une forte tendance naturaliste dans ses romans^{xxviii}.

Enfin, la préface que Joanna Zurowska avait écrite pour la nouvelle traduction du *Journal...*, sans négliger l'influence du naturalisme, présente Mirbeau comme un artiste individuel, détaché de tous les courants, mais pour qui la lutte est plus importante que la forme de ses œuvres, d'où leurs certaines faiblesses^{xxix}.

ARTICLES

Le nom de Mirbeau apparaît souvent dans les articles consacrés à la littérature française. Dans la plupart des cas il est classé parmi les écrivains de talent, intéressants et originaux. *Przegląd Tygodniowy (La Revue de la Semaine)* de janvier 1898 reproduit même son portrait et l'appelle « *l'un des meilleurs écrivains français* »^{xxx}.

On rencontre cependant aussi des opinions négatives, qui présentent Mirbeau comme « pornographe » aveuglé par la haine, incapable de produire quelque chose de beau. On le dit indigne du fauteuil de l'Académie Goncourt^{xxxi}.

Plusieurs critiques lui cherchent une étiquette commode et finissent par l'attacher au naturalisme – tendance qu'on rencontre aussi bien dans la France de l'époque^{xxxii}.

Après la guerre, le silence autour de Mirbeau est presque complet ; c'est pourquoi il faut noter à part les mentions de Julian Rogozinski, critique et traducteur, qui cite Mirbeau parmi les écrivains aujourd'hui oubliés, mais tout à fait dignes d'intérêt^{xxxiii}.

Les articles entièrement destinés à Mirbeau ne sont pas nombreux, mais font souvent preuve d'une connaissance profonde de son œuvre et d'un bon sens critique.

Ignacy Sep, dans son article « Octave Mirbeau », paru en 1901 dans *Krytyka (La Critique)*^{xxxiv}, un mensuel à caractère scientifique et littéraire, donne cette courte caractéristique de l'écrivain : « *Dans la littérature il est un talent qui scandalise, dans la vie publique – le talon d'Achille de la république bourgeoise.* »

Mettant l'accent sur le caractère transitoire de l'époque, Sep observe les attitudes des écrivains face aux problèmes poignants : « *Ibsen a indiqué la source du mal, Hello et Tolstoï ont utilisé l'évangile chrétien pour lutter contre le mal, Octave Mirbeau veut l'étudier à fond.* » Son héros est toujours le même, à travers tous ses romans il représente le tragique de vivre dans une civilisation hypocrite et oppressive. Et Sep de décrire avec force détails l'existence malheureuse de Jean Mintié du *Calvaire*, pour passer ensuite aux visions perverses du *Jardin des supplices*. Il évoque la dédicace « *aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges...* », etc., et parle d'une grande réussite dans « *l'art du symbole* ». Dans le *Jardin des supplices* il voit le comble du talent satirique de Mirbeau, et conclut : « *Octave Mirbeau est avant tout un moraliste, et ses romans ne sont rien d'autre que des pamphlets.* » Mais bien qu'il fustige les défauts réels de la société, Mirbeau ne sera jamais accepté par « *ceux*

qui ont juré sur la liberté, l'égalité et la fraternité » et restera à jamais un génie solitaire armé de sa plume. Malgré tout, il croit à une nouvelle civilisation qui naîtra de celle qui meurt et « *offre son sang et son âme à l'idéal qu'il n'a pas encore connu ...* ».

Le compte rendu du *Journal d'une femme de chambre* paru dans *Prawda* (« La Vérité », une autre revue de valeur, liée avec le groupe des positivistes varsoviens) en 1901^{xxxv}, peut être vu comme une polémique avec les idées de Sep. L'auteur, K. Radoslawski, juge Mirbeau dépourvu de tout idéal. Son talent pour détecter la turpitude s'accompagne du tempérament d'un Savonarole. Son mépris pour tout ce qui est humain l'avait conduit à écrire une torture monstrueuse et cruelle de l'imagination qu'est le *Jardin des supplices*, déclare le recenseur, et il en déconseille la lecture à tous ceux qui n'ont pas un psychisme de fer. Cependant il ne refuse pas d'importantes qualités au *Journal...*, qui est à ses yeux un tableau critique de toute la société, dont l'exactitude ne se trouve nullement affaiblie par la veine de caricaturiste de Mirbeau.

Nos critiques ont également noté la parution d'un autre roman de Mirbeau, *Les 21 jours d'un neurasthénique*. En février 1902, J. Oksza écrit de Paris pour la revue *Ateneum* (une revue élitaine à préoccupations scientifiques et littéraires) un compte rendu plus qu'enthousiaste, situant Mirbeau dans la droite lignée de Boccace et Lesage^{xxxvi}. « *L'esprit le plus dynamique, le plus perspicace, le plus révolutionnaire parmi les Français contemporains [...] Méphistophélès, journaliste et poète : Octave Mirbeau* », s'extasie Oksza en soulignant la grande sensibilité de notre écrivain pour la douleur humaine et son mépris fervent pour la médiocrité et la malhonnêteté. « — *Il n'y a pas de grand art et de petit art, monsieur le ministre, il n'y pas d'art vieux et d'art jeune - il y a l'Art. Oui, monsieur le ministre - et il sait où le chercher* », écrit entre autres choses Oksza dans son article admiratif.

Zbigniew Brodzki, « Oktawiusz Mirbeau. Essai », *Prawda* (« La Vérité »), mars 1904^{xxxvii}. L'auteur de l'article, lui-même écrivain, se dit profondément bouleversé par les œuvres d'Octave Mirbeau, qui dévoilent « *la noire vérité de la vie* ». Selon lui, ses livres « *sont une sorte de cinématographe où les vues changent tout le temps ; mais ils ont un trait en commun : la haine de tout ce qui est plat, médiocre, bas. [...] Lorsqu'il essaie de présenter des côtés plus clairs de la nature humaine,*

il devient froid et déclamatoire (comme dans certaines scènes de Les Affaires sont les Affaires). Ce n'est qu'en persiflant, crachant, écrasant qu'il révèle la vraie force de son talent. » À « une force écrasante d'expression », à « l'art de représentation plastique », qui donne des portraits complets avec juste quelques mots, Brodzki oppose toutefois un certain maniérisme dans la prise de position, une structure relâchée et un « pathétique tout français », qui résultent, selon lui, de la primauté de l'idéologie sur l'art. Selon Brodzki, Mirbeau reste à la surface de la nature humaine, sans descendre aux « profondeurs de l'être où finissent le bien et le mal, où la vie extérieure n'a pas d'accès », sans donc présenter les luttes intérieures qui la déchirent. Il excelle cependant dans la peinture des vices humains et, « vivant à l'époque décadente, il incarne la révolte contre la stagnation [...], il veut avancer, mais [...] en même temps il se trouve cloué à son temps et privé de forces par une atmosphère morbide. »

Le même auteur consacre à Mirbeau quelques pages dans son petit livre *Histoire de la littérature française*, paru en 1908, où il répète à peu près les mêmes idées^{xxxviii}.

La traduction polonaise du *Jardin des supplices* paraît en 1909^{xxxix}. Certaines annonces publicitaires le présentent comme une œuvre sadique, où l'on « sent l'odeur du sang gluant et de la viande fraîchement coupée ». Leo Belmont, rédacteur en chef de *Wolne Slowo* (« la libre parole », mais aucun rapprochement idéologique ne pourrait être fait entre l'hebdomadaire polonais et son homonyme français) s'indigne contre de telles spéculations basses et parle du grand art, hautement symbolique, de ce roman^{xl}. Il est intéressant de noter que Belmont compare la psychologie de Mirbeau à celle de Dostoïevsky – une psychologie du fond de l'âme, « là où naissent les démons ». En même temps Mirbeau est pour lui proche de Strindberg (avec sa misogynie), de Dante, ou du Flaubert de *La Tentation de saint Antoine*.

Jerzy Huzarski, « Oktawiusz Mirbeau »^{xli}. Cette étude critique paraît d'abord dans *Wolne Slowo* en 1910, et ensuite en préface aux *21 jours d'un neurasthénique*, dans la traduction de Huzarski lui-même. L'auteur – écrivain, journaliste et traducteur de bon aloi – se propose, tout comme Belmont un an plus tôt, de restituer à Mirbeau la gloire qu'il mérite, après les démarches publicitaires des « éditeurs malhonnêtes » qui ont fait de Mirbeau un pornographe, et face à ceux qui ont beau se déclarer ses amis, mais qui ne voient dans ses œuvres

qu'une littérature réactionnaire. Or, Mirbeau est, parmi les « *semeurs de la tempête* », « *l'un des meilleurs et des plus nobles. [...] Il sait être méchant quand il décrit le mal social, il devient douloureux et tragique quand il parle de ses victimes.* » Et au-delà de tout il y a sa tristesse démesurée et le doute, car « *Mirbeau, en même temps que prophète, est aussi un simple mortel.* » Et tout en s'opposant à la civilisation, il sait qu'il est son enfant.

Après cette introduction très flatteuse pour notre écrivain, Huzarski passe à l'analyse de ses œuvres. Elles racontent, selon lui, la lutte de l'individu avec la masse de la société, une lutte impossible à gagner. Tel est le cas du jeune et fragile Sébastien Roch, confronté à la société en miniature du collège, tel est le cas de l'abbé Jules, âme grandiose, désintéressée, angélique et démoniaque à la fois, opposée à la mesquinerie des foules exhibant une vertu conditionnée. Jean Mintié, face à la « *machine pesante de la société* », devient un automate à tuer ses frères : « *Un rêveur et poète, pris dans le féroce rouage de la société, devient un meurtrier.* »

Mais Mirbeau est aussi un excellent observateur, qui descend sans peur aux tréfonds de la vie, pour y découvrir une laideur intolérable, qu'il présente avec une verve ironique. *Le Journal d'une femme de chambre* n'est pas, contrairement à la vision trop étroite de certains « amis » de l'écrivain, un traité de la situation pénible des domestiques (pas plus que *Sébastien Roch* n'est uniquement une attaque contre les collèges jésuites, et *L'Abbé Jules* une critique du célibat ecclésiastique). C'est, au contraire, un large panorama du vice et de l'hypocrisie humains, qui se dévoilent sous nos yeux horrifiés grâce au talent du « *noble satirique* » (formule prise chez Huzarski).

Après avoir abondamment commenté la deuxième partie du *Calvaire* et *Les 21 jours d'un neurasthénique*, qui se situent pour lui dans la même lignée que *Le Journal*, Huzarski annonce un chef-d'œuvre absolu : *Le Jardin des supplices*. « *C'est La Divine comédie du XX^e siècle, siècle raisonnant, qui ne cherche plus le purgatoire et le paradis dans l'au-delà, mais sur la terre baignée de larmes.* » Et Clara serait une Béatrice métamorphosée, cruelle et curieuse comme le Satan en personne (comparaison esquissée déjà chez Leo Belmont, son chef et collaborateur de *Wolne Slowo*). « *Impossible, dit Huzarski, de rendre tout l'art de ce livre. Il faudrait le citer in extenso.* » Et il invite le lecteur à lire la très belle traduction polonaise (de Choromanski).

En concluant, Huzarski répond aux adversaires de Mirbeau, qui accusent ses œuvres de verser dans les âmes le venin du pessimisme. Ce venin, dit-il, est destiné non à la vie elle-même, mais aux maladies qui la rongent. « *C'est pour avoir aimé l'homme que Mirbeau devint destructeur du mal ; et son talent puissant fait de lui le Titan de la destruction.* » En somme, un article sérieux, qui témoigne d'une bonne connaissance de l'œuvre mirbellienne, et qui donne en même temps une idée sur d'autres opinions – négatives ou inexactes – qui ont circulé dans la presse de l'époque.

Jan Lorentowicz (qui a d'ailleurs passé plus de dix ans à Paris et avait collaboré au *Mercur de France*) est un critique bien connu en Pologne du début du XX^e siècle, et auteur, entre autres, de *Nowa Francja Literacka* (« la nouvelle France littéraire »), paru en 1911^{xlii}, où il présente les silhouettes de nombreux écrivains : Barrès, Huysmans, Léon Bloy, Élemer Bourges, et d'autres... Il réserve à Octave Mirbeau une large place, près de 70 pages, où il parle aussi bien de la création artistique de Mirbeau que de sa vie. Les données biographiques sont en grande partie tirées du *Journal* d'Edmond de Goncourt. Leur véracité a déjà été suffisamment commentée, par les biographes de Mirbeau en premier lieu, il ne me reste donc qu'à exprimer le regret qu'un seul livre sur Mirbeau, qui aurait pu contribuer à le rendre populaire en Pologne, soit plein d'inexactitudes.

L'analyse littéraire de sa création est toutefois sérieuse et bien développée. Lorentowicz saisit le paradoxe : Mirbeau, artiste individuel, militant, en révolte constante contre la bourgeoisie, tombe dans le piège de la popularité. Son nom est maintenant lié à une « *littérature spécifique, où un réalisme violent confine à un sadisme déclaré. Voilà une revanche bien méchante de la part de la bourgeoisie tant de fois critiquée par l'artiste, en même temps qu'une peine douloureuse pour celui qui n'a pas su préserver son individualité. D'un juge hautain et d'un réformateur Mirbeau devient celui qui amuse la foule, et qui l'amuse précisément par sa fureur* »...

Lorentowicz consacre plusieurs pages aux trois premiers romans de Mirbeau : *Le Calvaire*, *L'Abbé Jules* et *Sébastien Roch*. Ils sont, selon lui, de valeur inégale, de composition peu soignée, pleins de dynamisme, mais pas forcément de vérité psychologique. Telle est surtout son opinion à propos de *L'Abbé Jules*, qu'il perçoit comme un roman relativement faible, car il met en scène un individu non équilibré, presque un fou,

qui a pourtant toute la sympathie de Mirbeau. *Sébastien Roch* témoigne d'un grand courage de la part de l'auteur qui a osé toucher au milieu clos et vénérable des jésuites, mais il est composé de deux parties très inégales : c'est dans la première que Mirbeau a dit l'essentiel (il a aussi dessiné avec grand art le personnage du père Roch – Lorentowicz est plein d'admiration !). La deuxième n'offre pas d'explication psychologique convaincante pour le comportement de Sébastien, ce qui est dû, en partie, au tempérament de l'écrivain, qui ne sait bien écrire que lorsque le sujet l'intéresse passionnément, lorsqu'il compose un pamphlet, car « *il n'écrit pas ; il explose* ».

Juste à la fin de son essai, et pour quelques pages seulement, Lorentowicz revient au roman, et parle des publications plus récentes de notre écrivain. Les commentaires sont écrasants. *Le Jardin des supplices* ne peut pas être une œuvre d'art véritable, car il s'est très bien vendu. La première partie du livre est sans aucune importance (rappelons la colère des autres critiques polonais qui protestaient contre la publication tronquée du *Jardin...* en Pologne) et ne sert que d'ouverture tendancieuse à la deuxième partie, qui, elle, exhibe un fond pornographique et sadique, sans aucune « portée [...] métaphysique ». Les affirmations de l'auteur allant dans ce sens sont anodines et négligeables, « *ce musée d'horreurs que Mirbeau étale devant le lecteur n'a aucun sens plus profond* », déclare fermement Lorentowicz. *Le Journal d'une femme de chambre* est pour lui une conséquence pure de la gloire obtenue grâce au *Jardin des supplices*. « *Nous abordons avec lui le domaine des romans pour tous, qui ne nous intéresse pas* », prévient notre critique, qui voit dans *Le Journal...* la manifestation d'« *un naturalisme hystérique* » et une accumulation de détails monstrueux, dont Mirbeau se sert pour couvrir de boue son ennemi principal : le bourgeois. Il en est de même dans ses romans suivants, *Les 21 jours d'un neurasthénique*, « *collage d'articles du Journal et trop bavard* », et *La 628-E8*, incohérent et plein de détails inutiles. La forme ne compte plus aux yeux de l'auteur persuadé que le contenu parlera de lui-même.

Lorentowicz n'oublie pas, ce qui est rare dans les sources polonaises, l'activité journalistique de Mirbeau. Il l'explique par la volonté de dire sa colère dans « *une forme brève, crue, non bornée par des exigences de la convention littéraire, et pourtant artistique* ». Il rappelle, plein de vénération pour Mirbeau, son pamphlet « *Le Comédien* », retrace l'histoire des

Grimaces, pour parler ensuite, toujours sur un ton favorable, des contes parus dans *Le Journal*. Il continue cependant : « *Dans certains milieux Mirbeau passe pour être un connaisseur de la peinture et de la sculpture, ce qui n'est malheureusement pas vrai. Son esprit passionné, ses yeux enflammés ne sont pas capables de juger les œuvres d'art avec calme. Il est exclusif et intransigeant dans ses opinions artistiques. Dans tout le XIX^e siècle, il n'a su trouver qu'un seul sculpteur : Rodin* », et en peinture il n'admire que Manet, Monet, Degas, Renoir, Cézanne...

Lorentowicz réserve un chapitre à part à l'activité dramatique de Mirbeau. Là encore il constate que la popularité a nui au talent caractéristique de l'artiste. Si *Les Mauvais Bergers* est une œuvre pleine de force (bien que le ton dialectique s'y fasse trop sentir), la réaction violente et négative du public a obligé Mirbeau à des concessions, parfois involontaires, dans ses drames ultérieurs. *Les Affaires sont les affaires* met en scène un personnage dont la force serait grande si Mirbeau avait eu recours, comme d'habitude, à la caricature. Mais Lechat « *nous informe, trois actes durant, des bassesses de son âme* » de telle manière que, pour la comprendre réellement, nous ne pouvons compter que sur le talent de l'acteur qui l'incarne. *Le Foyer* n'est que l'expression de la fureur du dramaturge, qui se soucie peu de la véracité de ses personnages ou de l'intrigue. Cette fureur trouve son comble dans les *Farces et moralités*, une réussite dans la charge contre la bourgeoisie, forme qui permet à Mirbeau de mettre en œuvre « *un comique spécial, fondé sur un paradoxe monstrueux.* »

PIECES DE THEATRE

Passons donc, puisque Lorentowicz a déjà ouvert cette voie, à la présentation des œuvres dramatiques de Mirbeau jouées en Pologne. La liste d'abord^{xliiii} :

Les Affaires sont les affaires (*Interes przede wszystkim* ou *Interes interesem*) a été présenté à Varsovie, à Cracovie et à Lvov en 1904 ; *Le Foyer* (*Ognisko*), à Varsovie en 1910. Des pièces en un acte, les Polonais ont vu : *Scrupules* (titre polonais *Zlodziej* (« le voleur »), à Varsovie, à Cracovie et à Lvov en 1904 ; *L'Épidémie* (*Epidemia*), à Lvov en 1905 ; *Interview* (*Wywiad*), à Varsovie en 1907 ; *Le Portefeuille* (*Pugilares*), à une date inconnue ; et un mystérieux *Oktawiusz*, joué à Varsovie en 1908, dont le correspondant français reste à découvrir. Dans la période d'entre les deux guerres, la scène se vide, mais

Mirbeau revient encore sur les planches après la deuxième guerre mondiale. En 1957, dans ma ville natale de Łódź, le théâtre Jaracza présente *Les Affaires sont les affaires*. La critique est unanime : le spectacle est mauvais, le metteur en scène l'a pris trop au sérieux, et de toute façon le personnage de Lechat est anachronique, non seulement de nos jours, mais même à l'époque où Mirbeau l'avait créé^{xliv}. C'est la seule manifestation théâtrale après la guerre. Nous attendons toujours...

Les critiques de la période d'avant la première guerre mondiale ne sont pas aussi hostiles, bien qu'ils expriment des réticences. J. Oksza écrit de Paris : « *Les Affaires sont les affaires est une pièce tout à fait classique, dans la lignée de Tartuffe et de L'Avare, créant des types à la Beaumarchais ou à la façon de Balzac.* » Les besoins de construction dramatique expliquent peut-être une concentration totale sur Isidore Lechat, mais la pièce en souffre, et les personnages secondaires, surtout Lucien et Germaine, sont inutilement plats^{xlv}.

Un critique de *Przegląd Polski* (« la revue polonaise »), 1904^{xlvi}, a vu la pièce à Cracovie. Tout comme Lorentowicz, il trouve les deux premiers actes pleins de banalités, et, tout comme Oksza, il regrette la présentation superficielle de Germaine et de Lucien. Mais ce qui le choque, c'est la scène où Germaine appelle son père voleur. « *Voilà le résultat de cette course effrénée des auteurs qui essaient de trouver du nouveau, du plus frappant, du - paraît-il - plus intéressant !* », s'exclame-t-il, indigné. Et de terminer par des louanges pour les acteurs polonais, tout spécialement pour Aleksander Zelwerowicz (un de nos plus grands acteurs), sans qui la pièce serait vouée à l'échec.

Wojciech Boguslawski rend compte de la représentation des *Affaires* à Varsovie en 1904 : *Biblioteka Warszawska* (« bibliothèque de Varsovie »)^{xlvii}. Il n'aime pas l'auteur, qui est pour lui « *un Isidore Lechat de la littérature* ». Il n'aime pas la pièce, qui n'a pour lui rien d'original et qui tient la comparaison avec Mercadet de Balzac aussi mal que Maeterlinck confronté à Shakespeare par Mirbeau justement. Le personnage principal est une caricature vulgaire (voilà donc une grande différence par rapport à l'opinion de Lorentowicz), sans autre force d'expression que le flux de paroles vantardes. La seule comparaison possible serait celle avec Octave Feuillet, et encore pourrait-on se demander si l'auteur des *Affaires sont les affaires* la mérite. Octave Mirbeau prétend au rôle de

satiriste, mais ô combien injustement, puisque la satire n'existe pas sans une observation exacte et une psychologie sérieuse, absentes de son œuvre. Après quoi le critique féroce adresse des louanges à Mieczyslaw Frenkiel dans le rôle de Lechat, sans voir que la force du personnage est redevable, au moins en partie, à l'auteur méprisé.

Notons encore que la pièce d'Octave Mirbeau a subi des interventions de la part des censeurs autrichiens qui ont jugé dangereuses les opinions sur l'Église, notamment le fragment : « [l'Église] est partout... aujourd'hui... elle fait de tout... elle est tout... Elle n'a pas que des autels, où elle vend de la foi... des sources miraculeuses où elle met de la superstition en bouteilles... des confessionnaux où elle débite de l'illusion en toc et du bonheur en faux... Elle a des boutiques qui regorgent de marchandises... des banques pleines d'or... des comptoirs... des usines... des journaux... et des gouvernements, dont elle a su faire jusqu'ici ses agents dociles et ses courtiers humiliés »... D'autres fragments ont été coupés, aussi bien dans la version jouée à Cracovie que dans celle de Lvov^{xlviii}. On peut supposer que la version varsovienne fut plus chanceuse, relevant de la juridiction russe.

Le Foyer est également commenté dans notre presse. Czeslaw Halicz, dans une série d'articles « L'Art dramatique et la cause sociale », lui attribue un grand rôle social et parle d'une attaque cruelle contre l'un des bastions du système politique contemporain, qu'est la philanthropie^{xlix}.

Les Mauvais Bergers et *Les Affaires...* trouvent un commentaire succinct dans les matériaux pour les écoles supérieures, *Le Théâtre des pays de l'Europe occidentale*, publiés en 1955^l.

AUTRES CHAMPS D'ACTIVITE

Les sources polonaises de l'époque ne commentent que la voie littéraire de Mirbeau, en laissant de côté son activité journalistique, artistique et politique. Les causes de cet état de choses sont partiellement explicables, en ce qui concerne les chroniques de Mirbeau, son engagement social et politique, qui ne pouvaient fonctionner à l'étranger, enracinés qu'ils étaient dans le sol français. Une seule source, l'hebdomadaire ouvrier socialiste *Naprzód* (« En avant »), fait référence à cette activité. À la date du 7 février 1912, on lit, à propos de l'emprisonnement de Gustave Hervé : « *Toute la France honnête est aux côtés d'Hervé – tous ceux qui ont encore un minimum de honte et de bonne conscience. Notons*

que sa cause avait uni des adversaires politiques les plus acharnés, [...] à côté, bien évidemment, des esprits forts et des princes de la plume tels qu'Anatole France, Octave Mirbeau, Gabriel Séailles, Georges Sorel, Jean Jaurès, Francis de Pressensé et bien d'autres »^{li}.

Cette citation fait presque le compte. Pour tout le reste, je peux seulement parler des fragments d'articles qui, tout en décrivant la vie de Mirbeau, évoquent son épisode politique, sa charge de sous-préfet en 1877 ou ses écrits politiques, comme le fait la *Grande Encyclopédie Universelle* de 1912, en parlant de la brochure *La Grève des électeurs*, de 1902^{lii}.

Ce qui étonne davantage, c'est l'absence, dans la presse polonaise de l'époque, de toute mention sur Mirbeau critique d'art (les remarques de Lorentowicz ne peuvent, à elles seules, combler cette lacune). Bien qu'on y parle de Monet ou de Rodin, et l'enthousiasme augmente avec le temps, on ne cite jamais le nom de leur fidèle défenseur et propagateur. On l'évoque parfois à propos de la découverte de Maeterlinck, souvent pour nier son importance ou au moins pour contester la fameuse comparaison entre le dramaturge belge et Shakespeare^{liii}.

CONCLUSIONS

Au tournant du siècle Mirbeau est donc, somme toute, bien connu en Pologne. Dans le domaine de la littérature il a très probablement une place semblable à celle qu'il occupe en France. En ce qui concerne les autres champs de son activité, rien n'égale sa notoriété en France, cependant on connaît en Pologne son rôle de chroniqueur acerbe et de polémiste violent. Le contexte politique ne joue pas un rôle décisif dans l'implantation de ses œuvres sur le terrain polonais, bien qu'on ne puisse pas le négliger complètement. Une partie de revues seulement publient les textes de Mirbeau : pour les autres, il est sans doute trop libéral, trop anticlérical, trop violent, trop « pornographe ». D'autre part on avait publié *L'Abbé Jules* dans une Pologne sinon ultra, du moins très catholique, et cela dès 1906^{liv}. Tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e, la culture générale des Polonais doit beaucoup à la France. On s'intéresse vivement à la littérature et à l'art français ; la noblesse, la haute bourgeoisie et les intellectuels maîtrisent bien le français. Le choix des romans à traduire a donc des fondements essentiellement artistiques, et la situation politique de la Pologne, qui officiellement n'existe pas en Europe,

n'influence pas d'une manière décisive le choix de lectures étrangères.

La période d'entre les deux guerres apporte un déplacement des intérêts littéraires, dû en partie à des raisons économiques. Mais les œuvres françaises sont toujours bien vues et plusieurs auteurs connaissent en Pologne un franc succès. Si Mirbeau ne figure pas parmi ces écrivains, n'est-ce pas que son œuvre se trouve un peu oubliée aussi bien en France ?

Après la deuxième guerre mondiale notre pays connaît un temps de régime politique sévère, mais c'est une époque relativement courte. Et même, si l'on s'efforçait de trouver une dimension politique d'actualité aux romans de Mirbeau, il semble plutôt qu'ils devraient être bien vus par le régime, en tant que charge portée contre la société bourgeoise. Mais après l'an 1956 la situation change radicalement et, mis à part les écrits ouvertement contestataires, la censure ne se mêle plus de la publication des œuvres littéraires. Il faut donc trancher en faveur de l'impartialité politique des littéraires qui ont décidé de publier en 1960 *Sébastien Roch* et de rééditer, en 1977, *Le Journal d'une femme de chambre*. Les préfaces nous en éclairent d'ailleurs d'une manière évidente (ainsi le *Journal...* est publié dans la série « Fin de siècle »^{lv}).

La réception de Mirbeau en Pologne concerne, comme on l'a dit, essentiellement le Mirbeau romancier et dramaturge. On lui voue des sentiments très positifs, on loue son art et on comprend sa lutte, ou bien on lui refuse le moindre talent artistique et on le classe dans la « littérature industrielle ». Mais rarement on reste tiède envers sa création – preuve suprême que c'est aussi en Pologne qu'il avait accompli sa tâche de tourmenteur.

Anita STARON
Université de Łódź (Pologne)

i. *Encyklopedia Powszechna Orgelbranda*, t. 10, Warszawa 1901 ; *Encyklopedia Powszechna Wydawnictwa Gutenberga*, t. 10 (reprint, Poznań, 1995) ; *Wielka Encyklopedia Powszechna Ilustrowana*, t. XLVII-XLVIII, Warszawa 1912 ; *Ilustrowana Encyklopedia Trzaski, Everta i Michalskiego*, t. III, Kraków, 1928.

ii. *Pokój bez wyjścia*. Bibl. Dwutygodnika Świat, Kraków, 1888.

iii. *Waryat*. « Biblioteka Dzieł Wyborowych », n° 216, 1902.

iv. *Wywiad*. Teatr amatorski, n° 80, Gebethner i Wolff, Kraków, 1906.

v. *Ksiądz Juliusz*, W. Podwiński, Kraków, 1906.

vi. *Ogród udręczen*, Księgarnia Centnerszvera, Warszawa 1909 ; Księgarnia Pomorska, Tczew 1922 ; Wydawnictwa ALFA, Warszawa 1992.

vii. *Pamiętnik panny służacej*, Księgarnia Jana Fiszera, Warszawa, 1909 ; 1923.

viii. *Kartki z notatnika nerwowca*, tygodnik Odrodzenie, Warszawa.

ix. *Zycie neurastenika*, 1910 ; Wydawnictwo LUX, Warszawa, 1923 ; Wydawnictwo LUX, Warszawa 1924 ; BPIR, Warszawa, 1930.

x. *Sebastian*, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa, 1960

-
- xi. *Dziennik panny służącej*, Czytelnik, Warszawa 1977.
- xii. *Dum-dum*. Przegląd Tygodniowy, n° 15, 1898, pp. 182-183.
- xiii. *Przed wyborami*. Przegląd Tygodniowy n° 19, 1898, pp. 230-231
- xiv. *U naszego znakomitego pisarza*, Przegląd Tygodniowy, n° 39, 1898, pp. 433-434 ; *Echo Literackie*, 1898.
- xv. *Skrupuly*, Prawda, n° 3, 1900, pp. 26-28.
- xvi. *Pod bukiem*, *Gazeta Powszechna*, n° 4, 1901.
- xvii. *Ojciec Rivoli*, *Nowa Reforma*, n° 252, 1901.
- xviii. *Chrzczyny*. *Naprzód*, n° 161, 1902.
- xix. *Pojedynek*, *Gazeta Świąteczna*, n° 15-16, 1902.
- xx. *Podatek na bezdzietnych*, *Naprzód*, n° ?, 1902.
- xxi. *Wizyta*, *Głos*, n° 38, 1902.
- xxii. *Oblakani*, *Wedrowiec*, n° 28, 1905, p. 526
- xxiii. *Wóczęga*. *Wiedza*, n° 4, 1908, pp. 124-128
- xxiv. *Przemysłowiec*. *Wiedza*, n° 16, 1908, pp. 510-512
- xxv. *Szaleniec*. Tłum. J. Huzarski, *Wolne Słowo*, n° 46- 47, Warszawa, 1909, pp. 5-6.
- xxvi. *Waryat*. Tłum. J. Lorentowicz. *Nowa Gazeta* n° 203, 1910.
- xxvii. *Ogród udręczeń*, deuxième édition (cf. *supra*), préface de Leon Choromanski, pp. 5-8.
- xxviii. *Sebastian* (cf. *supra*), postface, pp. 322-323.
- xxix. *Dziennik panny służącej* (cf. *supra*), préface de Joanna Zurowska, pp. 5-12.
- xxx. *Przegląd Tygodniowy*, n° 1, 1898, p. 11.
- xxxi. Waclaw Moraczewski, « Współczesna literatura francuska », *Krytyka*, a. VIII, t. I, 1906, pp. 123, 124, 128.
- xxxii. Entre autres : *Encyklopedia Powszechna Wydawnictwa Gutenberga* (cf. *supra*), *Słownik literatury polskiej XX wieku*, 1992, p. 683, Franciszek Pajaczkowski, *Teatr lwowski pod dyrekcją Tadeusza Pawlikowskiego 1900-1906*, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1961, p. 51
- xxxiii. *Rocznik Literacki PIW*, Warszawa 1958-1960, str. 449 ; *Rocznik Literacki PIW*, Warszawa 1966, str. 526.
- xxxiv. Ignacy Sep, « Octave Mirbeau », *Krytyka*, a. III t. II 1901, pp. 132-138.
- xxxv. K. Radosławski, « *Dziennik służącej* », *Prawda*, n° 49, 1901, pp. 595-596.
- xxxvi. J. Oksza, « Octave Mirbeau. *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique* », *Ateneum*, t. III, 1902, pp. 108-111.
- xxxvii. Zbigniew Brodzki, « Oktawiusz Mirbeau. Szkic », *Prawda*, n° 12, 1904, pp. 141-142.
- xxxviii. Z. Brodzki, *Historia literatury francuskiej*, cz. V, Wyd. M. Arcta, 1908, p. 200.
- xxxix. Cf. *supra*.
- xl. Leo Belmont, « *Ogród udręczeń* Oktawiusza Mirbeau », *Wolne Słowo*, n° 54-55, Warszawa 1909, pp. 10-11.
- xli. Jerzy Huzarski, « Oktawiusz Mirbeau. Studium krytyczne », *Wolne Słowo*, n° 86-87, Warszawa, 1910, pp. 17-18.
- xlii. Jan Lorentowicz, *Nowa Francja Literacka*, Wydawnictwo Wl. Okreta, Warszawa, 1911, pp. 148-210.
- xliiii. D'après Jan Lorentowicz, *Nowa Francja Literacka* (cf. *supra*), p. 545, et la presse de l'époque.
- xliv. S. Brucz, « *Interes przede wszystkim* », *Kronika*, n° 3, 1957, p. 10.
- xlv. J. Oksza, « *Interesy*. Oktawiusz Mirbeau. *Les affaires sont les affaires*, komedia w trzech aktach », *Głos*, n° 16, 1904, pp. 252-254
- xlvi. *Interes przede wszystkim*, *Przegląd Polski*, a. XXXIX/I, 1904, pp. 587-590
- xlvii. Wojciech Bogusławski, « *Dramat i Opera* », *Biblioteka Warszawska*, t. III, 1904, pp. 112-116.
- xlviii. Mariola Szydłowska, *Cenzura teatralna w Galicji w dobie autonomicznej 1860-1918*, Kraków, 1995, p. 134.
- xlix. Czesław Halicz, « *Sztuka dramatyczna a sprawa społeczna* », *Nowe Życie*, n° 16 1910, pp. 509-510.
- l. Tadeusz Kowzan, Zofia Karczewska-Markiewicz, *Teatr krajów zachodniej Europy XIX i początku XX wieku*, PWN, Warszawa, 1955, pp. 102-103.
- li. « *Listy z Francji* », *Naprzód*, 7 février 1912, pp. 1-2
- lii. Cf. *supra*.
- liii. Notamment : « Nowy Fenomen literacki (Maurycy Maeterlinck i dekadentyzm symboliczny) ». *Biblioteka Warszawska*, t. II, 1891, p. 109 ; « *Arcydzielo przyszłości* » (kronika miesięczna), *Chimera*, n° 4-5, 1901, p. 503 ; « *List z Belgii* », *Echo Literacko-Artystyczne*, cahier n° 5, 1913, p. 629 (au contraire des remarques précédentes, on attribue à Mirbeau le rôle de découvreur de Maeterlinck, que l'on « ne connaissait pas avant l'article de Mirbeau »)
- liv. Cf. *supra*.
- lv. Cf. *supra*.